

L'agate du Brésil

ASSIS À SA TABLE DE TRAVAIL, devant la fenêtre. Son regard se porte un instant sur le paysage de toits et de cheminées tracé sur les vitres, sans qu'il le voie vraiment, absorbé qu'il est par certaines pensées. Puis ses yeux reviennent, avec plaisir cette fois, sur l'objet placé au bord de son bureau, bien mis en valeur par le jour qui l'éclaire en transparence : une section d'agate du Brésil, semblable, à première vue, à la coupe transversale d'un arbre fossilisé, où se détachent avec netteté des cercles concentriques de plusieurs couleurs. Une croute sombre, sur le bord, rugueuse comme une écorce. Puis un anneau gris clair se fonçant par degrés insensibles à mesure qu'on se rapproche du centre. Ensuite un cercle large et d'un blanc presque pur que la lumière rend translucide. Successivement, une zone de brun mat, puis clair, à nouveau très foncé, presque noir, et tout un camaïeu de sépias, jusqu'au point noir qui marque le centre.

Tout comme un arbre, et pourtant ce n'en est pas un. Un livre de géologie consulté lui a doctement enseigné que ce centre noir marquait le point d'irruption d'un gaz dans une poche de minéraux en fusion, et que toute cette merveille de cercles colorés et harmonieusement dégradés était constituée de couches successives de chalcédoine, de quartz hyalin et d'améthyste. Le manuel, prosaïque et positif, trouvait cela tout naturel. Lui, pas. Il a toujours cru que les formes dans la nature exprimaient une sorte de pensée, ésotérique sans

doute et non déchiffrée, mais qui pose question au contemplateur. Tout paysage, par ses lignes, traduit un message ; aussi bien, mais plus secrètement que la façade d'une église gothique. Tout comme Reims ou Laon parlent un langage différent, deux variations sur le thème central de l'offrande des bâtisseurs à Dieu, ainsi les Alpes et le Jura font entendre des voix distinctes, parfois même opposées.

Il se souvient d'avoir longuement contemplé, depuis la terrasse d'une maison perchée tout en haut de Bécharré^a, la ligne d'une montagne qui lui faisait face. Son nom arabe lui a échappé, mais son hôte libanais le lui avait traduit : « La colline de l'étrangleur ». Drôle de nom, mais peu importe. Et son ami avait ajouté que toute montagne exprimait un dessein, et même une parole de Dieu ; que si seulement l'homme était capable de l'entendre, de la comprendre, d'un seul coup, il trouverait réponse aux grandes questions que se pose la condition humaine. Et, revenant du Liban à l'agate enlevée au Brésil pour venir éclairer sa table, il se demande, une fois de plus, à quoi mène cette interrogation adressée à une forme harmonieuse, si belle qu'on répugne à la croire née du seul hasard, qu'il s'agisse des cristaux hexagonaux, mais tous différents, de cette incroyable dentelle que tisse le givre, ou de l'éblouissante parure minérale qui se cache au fond des avens. Un peu confusément passe dans sa mémoire le souvenir d'une nouvelle de Jorge Luis Borges, où un sage, enfermé dans un cachot à côté de la cage d'un tigre, médite avec persistance sur le secret de l'univers, pour découvrir enfin qu'il est inscrit dans la disposition même des taches sur la robe du fauve. Le reste de l'histoire ? Il lui semble que le sage, une fois en possession de l'explication cosmique et des pouvoirs infinis qui s'y rattachent, ne voyait aucune raison d'en tirer profit, même pour se délivrer de son cachot. Les connaissances lui suffisaient.

a. Ou Bsharri, ville du nord du Liban, au pied du mont Liban.

Est-ce bien ainsi que se terminait la nouvelle, ou lui suppose-t-il une fin à sa façon ? Il a toujours pensé que tous les ésotérismes de carrefour perdent leur temps à promettre aux initiés des pouvoirs paranormaux. D'abord parce que aucun de ces mirifiques pouvoirs n'a jamais pu être démontré, sinon dans des récits plus que douteux : a beau mentir qui vient de loin, que ce soit du désert de Gobi, du Thibet ou de l'Arabie pétrée. Ensuite parce que la sagesse enseigne que l'usage égoïste de quelque faculté que ce soit ne peut être que stérile. Les apôtres ont guéri les autres, pas eux-mêmes ; tandis que Simon le magicien, qui voulait exhiber ses capacités de lévitation pour attirer la clientèle, est tombé en perte de vitesse et s'est écrasé au sol. Ainsi n'y a-t-il pas d'objet magique, ni de lieu maudit, ni de malédiction des Pharaons, mais, dans ce cas, par exemple, l'action mécanique d'un champignon saprophyte, le *cryptococcus neuromyces*.

Il sourit en lui-même de son pédantisme et de sa pseudoscience, bien neuve puisque empruntée au dernier livre qu'il vient de lire. Non, cette agate du Brésil ne transmet pas les charmes méphitiques d'un sorcier amazonien ; elle n'émet pas des rayons d'une longueur d'onde inconnue dans le spectre, au-delà des infra-rouges. C'est une pierre honnête, mais si belle de lignes et de couleurs qu'elle doit pouvoir servir de tremplin à l'imagination et à la rêverie — ce que, précisément, elle est en train de faire en cet instant. Supposons, par exemple, que chacun de ses cercles concentriques puisse être considéré comme une piste, sur laquelle on aimerait s'engager, ainsi que de ces tableaux qui représentent, au premier plan, une route, droite d'abord, puis qui s'infléchit et disparaît derrière des arbres. On ne rêve pas de la sorte devant une nature morte ou un portrait ; on regarde, on admire, si cela en vaut la peine, mais sans être attiré, au sens physique du mot, sans avoir envie d'entrer dans le paysage, à la suite de ce petit personnage, par exemple, en redin-

gote et chapeau tromblon à la mode 1830, qui s'éloigne et va bientôt atteindre le tournant. On a envie de lui crier d'attendre, d'attendre qu'on ait pu accomplir l'effort nécessaire pour le rejoindre dans le tableau et cheminer avec lui sous les platanes, hors de vue désormais.

Rien de morbide là-dedans, mais un sentiment souvent éprouvé par beaucoup, décrit par quelques-uns : Maurice Renard vous montre un homme qui est parvenu à traverser les miroirs et à errer dans le monde des reflets, tandis qu'Ander sen n'a pas jugé que ce thème pouvait effrayer les enfants, mais au contraire les enchanter. C'est ainsi que le vieil elfe Ferme-l'œil prend le petit Hjalmar à l'instant où il va s'endormir et le dépose dans le tableau pendu au-dessus de son lit pour le faire entrer dans le paysage qui jouit aussitôt de la troisième dimension. Alors, pourquoi ne pas essayer avec l'agate ? Il ne sent aucune appréhension : encore une fois, cette pierre n'a rien de surnaturel en elle-même ni rien à voir avec des histoires d'envoûtement puisqu'elle est le don d'une main très amie. Pas de magie noire ; quant à la magie blanche, son scepticisme naturel ne l'accepte guère. Il se sent parfaitement paisible en ce moment ; un peu triste, sans doute, mais telle est sa nature.

Il fixe donc l'anneau le plus clair, d'un gris très pâle traversé de fines nervures. S'il le remontait du côté gauche, à partir de cette indentation brun rouge encadrée de noir... Il sent sous ses mains le bois verni de la table, qui colle légèrement aux doigts, le drap de velours côtelé du fauteuil de bureau sur lequel il est assis. De chaque part de l'agate, son champ de vision latéral englobe le coin d'un porte-document, en cuir, un stylo placé de biais. Pas très nettement, par contraste avec l'anneau gris pâle, translucide au jour. Son œil remonte avec lenteur : tout n'est que camaïeu de gris et de blanc ; la route schisteuse entame la rive gauche de la vallée, en pente modérée mais continue. En contrebas, le tor-

rent s'éloigne dans la profondeur. Curieux qu'il coule sans aucun bruit, alors qu'on distingue l'écume blanche sur ses eaux sombres. La route est taillée dans une pente d'éboulis, sans aucun parapet. Mais il n'éprouve aucune crainte, parce qu'il n'est pas dans un véhicule ; il n'avance pas à pied, non plus. Il est comme désincorporé : il voit les lieux ainsi que le ferait le zoom d'une caméra, glissant en silence sans une secousse, dans une progression parfaitement lisse. Personne, pas âme qui vive, point d'animal, aucun bruit. Il est sans inquiétude, parce que le paysage lui est connu. Non qu'il existe dans la réalité ; mais dans ses rêves, il l'a maintes fois abordé. Il voit le fond de la vallée qui se redresse raidement jusqu'à un vaste demi-cercle herbeux, avec le grand replat où se termine la route dont on distingue les lacets réguliers qui coupent la pente. Il n'est jamais allé à ce replat, mais il sait — comment ? — que la route ne va pas plus loin.

Au-dessus, les hautes murailles d'un cirque de montagnes, grises et blanches — non de neige, mais c'est la couleur du calcaire que produit cet effet. Il n'y est jamais monté, dans ses rêves, et il sait que cette fois encore il n'y montera pas, mais que, dans quelques kilomètres, il va quitter cette route et tourner à gauche vers le village abandonné dont il ignore le nom et où il n'a jamais rencontré personne. À l'avance, il sait qu'il se dirigera vers cette immense église, moins demiruinée que bizarrement inachevée, et tout-à-fait inexplicable en pareil lieu. Et en effet, voilà l'église, la cathédrale plutôt, à la pierre d'un blanc mat, sans reflets et sans ombres. Pas de vitraux, mais des fenêtres vides et des rosaces réduites à leur ossature de pierre. Le toit manque par places, tout baigne dans un jour blême. On dirait d'un de ces étranges fantômes d'architecture gothique, tels que Friederich les dresse au milieu de forêts brumeuses.

Il longe la nef centrale, non pas avec son corps ; mais les piliers et les bas côtés défilent silencieusement tandis qu'il

avance. Ce n'est pas sa volonté qui choisit ce chemin. Certaines fois, il a atteint dans l'abside d'étranges escaliers en vis qui l'ont conduit à des étages superposés, à d'immenses planchers veloutés de poussière, à des buffets d'orgue, à des sacristies peuplées de chasubles dorées, à des fenêtres aux vues plongeantes sur la nef ou sur la perspective cavalière de tours hérissées de gargouilles et fuyant vers d'invisibles profondeurs.

À présent, il reste en bas, sort de la cathédrale, erre au milieu de bâtiments adjacents, tous incomplets, tous blancs et gris. Pourquoi cette absence de couleurs ? pourquoi ce silence total ? pourquoi n'y a-t-il rien de vivant ? même pas de ces martinets qui d'ordinaire hantent les tours. Et s'il revenait sur ses pas, peut-être pourrait-il essayer de gagner le fond de la vallée : les lacets de la route le tentent, et sur ce plateau herbeux doit se trouver une bergerie, une présence humaine, quoi ; quelqu'un à qui il demandera des explications sur l'énigme de cette cathédrale. Il essaie de retrouver le porche d'entrée, hésite, tâtonne : par où est-il arrivé ? Il dérive, comme malgré lui, vers un ressaut de mur brun rouge, bordé de noir, et reconnaît aussitôt le bas de l'anneau, les choses s'emboîtant, se remettant en place, avec un choc, presque douloureux. Voici le coin du sous-main de cuir, et le stylo oblique sur le bureau verni, et lui-même, bêtement assis sur son fauteuil, en train d'appesantir un regard somnolent sur l'agate du Brésil.

Qu'est-il arrivé ? Est-ce que cela a marché ? mais quoi, cela ? Drôle d'histoire, au bout du compte. Serait-il en train de s'essayer à de l'auto-hypnotisme, en fixant un point vaguement lumineux et en laissant sa pensée voguer au hasard ? Mais dans les séances d'hypnotisme, on se soumet à la volonté de quelqu'un d'autre, non à la sienne. Ici, sa volonté n'a pas joué, au premier degré, mais son subconscient lui a dicté un de ces rêves répétitifs, déjà étranges en eux-mêmes,

et dont le seul rapport avec l'agate lui semble constitué par cette affinité de camaïeu gris-blanc. Au total, rien ne s'explique clairement. Alors ?

Alors il faudra renouveler l'expérience, si l'on peut nommer ainsi un essai, accidentel, peut-être, en tout cas irrationnel, au point qu'il hésite à le croire reproductible. S'est-il agi d'une simple hallucination visuelle ? mais alors pourquoi ce paysage familier à ses rêves récurrents ? Bon, inutile d'argumenter dans le vide. De toute façon, cet essai ne lui a laissé aucune trace d'inquiétude ; seulement de la curiosité et un certain intérêt. Si cela remarche une autre fois, ce qui n'est pas sûr, il sera toujours temps d'établir des comparaisons et de formuler des hypothèses. Un seul point paraît clair : on n'entre pas à volonté dans le cercle onirique, il faut un certain concours de circonstances, non encore définies, d'ailleurs, une sorte d'état réceptif, presque une synchronisation entre l'agate et lui-même. Il n'est donc que d'attendre patiemment que le déclic se produise et de ne noter que les réussites.

« Cette fois, j'avais choisi le cercle extérieur, gris sombre. Et ce que j'ai vu, en effet, n'était pas dans les tons de blanc qui caractérisaient la première aventure, mais la tonalité majeure était donnée par le vert foncé des arbres. Aucune rencontre d'être animé, homme ou animal ; le silence, toutefois, n'était pas constant. À de rares instants, j'éprouvais la sensation d'être dans un corps, mais le plus souvent je n'étais qu'un regard désincarné, une caméra suivant les contours de la route en un interminable travelling. Pourquoi cette agate me procurait-elle le retour de rêves obsessionnels ? peut-être parce qu'ils correspondent profondément à quelque chose d'important en moi, mais trop profondément pour que je sois capable d'en discerner le sens.

Le thème majeur, cette fois, était celui d'une ligne de chemin de fer à voie étroite qui menait du village de Saint-

Laurent ^a jusqu'au fond de la combe ^b. Ligne qui n'a jamais existé, bien entendu, dans la réalité. D'ailleurs aucun train en action à aucun moment. Tout était figé dans l'immobilité, celle de l'agate. Au-dessus de la gare de départ, je me penchais sur le parapet, regardant les voies désertes, en contre-bas, qui formaient un réseau confus ; je m'étonnais de cette complexité, inexplicable pour une aussi petite ligne, et des travaux énormes, murs en pierres de taille et tunnels à l'entrée ornementée de tourelles, qu'elle avait exigés. Je suivais la route, identique à celle de la réalité, sauf qu'elle était doublée à droite, sur une parallèle un peu plus basse, par la voie ferrée. Les arbres étaient plus hauts, leurs ramures plus serrées, dans une dominante de vert sombre.

Au niveau de la maison, le clivage d'avec le réel s'est accentué. Un très vaste bassin dominait la route, à gauche, recevant un flux si continu que le trop-plein n'y suffisait plus et que l'eau coulait en une nappe bruissante sur le talus caillouteux. Et je m'étonnais d'une telle négligence dans l'entretien. Au tournant suivant, je suis passé devant une ferme trapue, à demi-cachée parmi des platanes. Inconnue de moi, car dès ce moment la vision a bifurqué du réel et le paysage initial a cessé de lui servir de support. En fait, quand la route s'arrête pour laisser la place à un sentier médiocre, alors que la combe devient de plus en plus étroite, pour finir en un fer à cheval aux parois si hautes qu'il faut renverser la tête pour apercevoir le ciel, tout était absolument différent. J'ai retrouvé là ce que j'avais vu tant de fois dans mes rêves : un vaste terre-plein, en partie occupé par des voies de garage parallèles, sans locomotives ni wagons, d'ailleurs, et si nettes d'aspect qu'on se demandait si elles avaient jamais servi. À gauche — et pourquoi est-ce toujours à gauche que, dans mes rêves, j'aperçois les choses importantes ? — un parc aux

a. Sans doute Saint-Laurent en Royans.

b. La combe de Laval par conséquent.

arbres si serrés qu'il en semblait ténébreux, séparé de la route par une palissade de bois vert sombre, formant un treillis de losanges réguliers. Au fond du terre-plein, une sorte de kiosque en bois décoloré, à la destination incertaine, dont les volets étaient fermés.

Partout l'immobilité, l'absence de vie, le vide total. Je savais que je n'irais pas plus loin ; je n'allais jamais plus loin. Que pouvait donc signifier ce lieu désert et figé ? Il ne me posait point de questions, ni accueillant, ni effrayant, il était là, seulement, il se contentait d'être là, indifférent, infranchissable. Une barrière sombre, au bout de la route, la fin de la piste empruntée sur l'agate, et qui, en effet, quittait brusquement l'anneau choisi pour revenir dans la direction du centre et se heurter à un filet noir qui le bloquait net. J'ai senti que je m'appuyais sur la table de mes deux mains et que le bord arrêta ma poitrine ; exactement la position que j'avais prise au début de mon rêve quand je m'accoudais au parapet qui dominait la gare de départ. J'ai donc réfléchi et tenté de tirer quelques conclusions, ou plutôt quelques observations. »

Et d'abord que le corps semblait se refuser à suivre l'esprit dans ces voyages (comment les appeler autrement ?). Physiquement, il restait bel et bien dans son fauteuil, et d'ailleurs il ne s'était jamais attendu à autre chose. Peut-être parce qu'il était trop contracté, trop retenu en bride, pour être libre d'évoluer au pays des songes ou des visions. Ensuite l'absence totale d'êtres vivants restait troublante : le plus souvent, le rêve pullule de personnages, au point même que le rêveur atteint la pluri-personnalité, pouvant être à la fois lui-même et quelqu'un d'autre. Ici, rien de tel : seulement le défilé de ces paysages déserts et silencieux. Il se demandait s'il n'y retrouvait pas un reflet de sa propre vie, de sa solitude ; et cette gare finale qu'on ne pouvait dépasser devait symboliser la mort, sa mort. Non qu'il crût aux rêves

prémonitoires, mais plus simplement à une traduction symbolique par le subconscient de ce qu'éprouvait le conscient. Il serait pourtant intéressant, dans ces voyages, de noter des sensations corporelles, de rencontrer des êtres vivants ; peut-être même de ceux qu'il connaissait et aimait. Peut-être même — et cela il n'osait vraiment se l'avouer — peut-être même la retrouver, ne fût-ce que le temps d'un éclair...

Car il ne pensait pas un instant chercher dans l'agate une explication canonique qui ne pouvait s'y trouver et dont la nouvelle de Borges assurait qu'il s'agissait d'une découverte inutile. Par curiosité, il a vérifié dans le texte et noté la conclusion : « Qui a entrevu l'univers, qui a entrevu les ardens desseins de l'univers ne peut plus penser à un homme, à ses banales félicité ou à ses bonheurs médiocres, même si c'est lui cet homme. Cet homme a été lui, mais maintenant, que lui importe ? Que lui importe le sort de cet autre, si lui, maintenant, n'est personne ? Pour cette raison, je ne prononce pas la formule ; pour cette raison, je laisse les jours m'oublier, étendu dans l'obscurité. » Non, rien de cela. Mais puisque, pour une raison quelconque, l'agate servait de support aux images de son subconscient, il n'était pas interdit de supposer, ou plutôt d'espérer, qu'elle l'aiderait à retrouver ce qui lui était le plus cher, ce que la mort et l'absence lui avaient enlevé. En attendant, il fallait observer si ces expériences dépasseraient le stade de cette sorte de vision désincarnée et silencieuse qui les avait caractérisées jusque là.

« J'avais choisi, cette fois, un mince segment de cercle alternativement jaune et noir, qui se dissolvait de chaque côté dans un nuage blanc. En un sens il y a eu progrès ; mais en un autre sens, l'expérience a été singulièrement désagréable, et encore est-ce un euphémisme que j'emploie pour la noter ainsi. Je suivais un sentier légèrement en contre-bas d'une crête herbeuse, très raide sur ce versant, mais sans rien d'inquiétant. De l'autre côté, que je ne pouvais voir, je savais

que tombait un à-pic rocheux, avec lequel je n'avais rien à faire. Je marchais, physiquement, dans mon corps si je puis dire, au dessus d'une mer de nuages que je dominais de deux cents mètres environ. Des expériences précédentes m'avaient appris qu'arrivé à l'extrémité de la crête j'aurais à découvrir une sente, pas toujours évidente, qui zigzaguait de barre rocheuse en barre rocheuse, profitant de sangles successifs^a, puis piquant droit dans des croupes herbeuses selon la plus grande pente. Tout cela en pleine tranquillité : il me suffisait de trouver le point de départ.

C'est ainsi que je suis arrivé au bout de la crête où, à ma grande surprise, le sentier tournait brusquement à angle droit, en courbe de niveau, selon l'épaisseur de la crête. Une tranchée à bords francs avait été nettement découpée dans une neige épaisse. Pourquoi cette neige, alors que je n'en avais pas vu la moindre trace jusqu'à présent ? Sa longueur atteignait une dizaine de mètres, et, au beau milieu, se trouvait installé un banc de jardin, d'un vert presque noir, sans doute planté là pour permettre d'admirer le paysage. Drôle d'idée. Mais chacun sait que dans le rêve rien n'apparaît comme illogique ; au contraire, comme allant de soi. Ce n'est qu'au réveil qu'on s'étonne des absurdités, de tout ce que la raison raisonnante s'avère incapable de justifier.

J'ai donc dépassé le banc, et, arrivé au bout de la tranchée, j'ai dû tourner à gauche et escalader un petit talus de neige qui la fermait, supposant que se trouvait là le départ du sentier de descente. D'un seul coup, avec un bruit de déchirement soyeux, la neige s'est fendue et je me suis retrouvé suspendu au dessus du vide, retenu seulement par l'épaule et le bras gauche enfoncés dans une neige encore stable. Devant moi, une sorte de brume, le bombement sombre d'une formidable

a. Terme technique du massif de la Chartreuse : un *sangle* est une corniche dans un replat au milieu d'un escarpement, en général assez vertigineux.

paroi, un gouffre si colossal qu'il paraissait sans fond. J'ai tout de suite pensé que je ne pouvais pas m'en tirer ; tout le côté droit de mon corps pendait en plein vide et ma main droite ne pouvait rien atteindre. Vertige, terreur ? non, plutôt impression de lassitude et de découragement. La mort était certaine si je tombais, mais pas tellement effrayante en elle-même. Pourquoi ne pas lâcher prise, volontairement ? Ce serait plus digne. Le temps, dans le rêve, peut s'étendre indéfiniment ; pendant de longs moments, avec des progrès imperceptibles dans la crainte que la neige ne résiste pas à mes efforts, avec des arrêts, des reculs dûs au terrain perdu, j'ai tiré sur mon épaule et mon bras, essayant de revenir dans la tranchée. Chose curieuse, aucune impression ni de froid ni de chaud. L'épaule me faisait mal, mais tenait bon ; et, au bout d'un siècle, je me suis retrouvé couché au fond de la tranchée. Le temps de m'apercevoir que mon bras gauche se cramponnait jusqu'à la crampe à l'accoudoir de mon fauteuil, et que la falaise bombée ressemblait singulièrement à une traînée d'un gris sombre qui, sur l'agate, coupait le ruban jaune et noir que j'avais choisi comme point de départ. »

Ainsi il y avait eu progrès, en ce sens que son corps était maintenant impliqué tout entier dans la vision, même si ce progrès avait été, en l'occurrence, extrêmement désagréable. On pouvait se demander si l'expérience, en se poursuivant, ne risquait pas de devenir dangereuse. À quoi le bon sens répliquait aussitôt qu'un caillou, même très beau, est inoffensif, et que l'on voit mal quel danger pourrait provenir de lui pour un homme assis dans un solide fauteuil. Pas question, encore une fois, de radiations mystérieuses, de malédictions telluriques ou autres fariboles. Il fallait garder les pieds sur terre, ou plutôt sur le plancher du bureau. On ne meurt pas en rêve, sinon pour se réveiller aussitôt, et il était bien trop attaché au rationnel pour se croire la victime d'hallucinations de plus en plus terribles. Non, il fallait continuer, sans vouloir

forcer les choses, car il arrivait souvent que le déclic ne se produise pas, et que l'agate reste une honnête et placide agate, sans que naissent des images. Mais il serait intéressant de voir si les rêves gagneraient en complexité, en complémentarité, qu'il s'agisse des couleurs, des sons, peut-être des odeurs, et de l'apparition éventuelle d'êtres vivants, autres que le rêveur. Affaire à suivre, donc : tout au plus risquait-on des visions désagréables. Cela au pis aller. Car on pouvait aussi bien en voir apparaître de belles, de précieuses, et — pour-quoi pas ? — de plaisantes.

« J'ai choisi cette fois l'anneau le plus intérieur, de couleur orange, très foncé, mais irrégulier et incomplet, en ce sens que la partie inférieure en a été brisée par l'entrée du gaz dans la poche de minéraux en fusion. Rien de terrifiant dans ce que j'ai vu, mais une complexité, une hétérogénéité, qui m'ont laissé perplexe et insatisfait. Je me suis d'abord trouvé en un lieu indéterminé, une route, semblait-il, seul. Aucun paysage, tout était réduit à une sorte de lavis, sans mouvement apparent. Puis mon attention a été attirée par une figure qui se dressait à quelque distance sur ma gauche : une femme au visage indistinct, toute droite et immobile, vêtue d'une lourde tunique d'un jaune safran éclatant qui tombait jusqu'à ses pieds, raide, sans un pli. Quelque chose de barbare dans cet aspect figé. Puis a passé sur ma droite, en formation serrée, presque massive, une troupe d'hommes tous vêtus de tuniques couleur scabieuse ou colchique. Ils allaient, d'un seul élan, vers un but inconnu, du moins de moi, et disparurent très vite à un tournant de la route.

Tout cela dans un silence total qui mettait la scène hors du temps, hors de toute époque précise, comme étaient indistincts les lieux. Mais brusquement j'ai entendu une série de bruits caractéristiques : clapotement de sabots de chevaux sur la route, grincement de courroies de harnais, renaclement d'une monture. Trois cavaliers en houpelandes verdâtres et

bonnets de fourrure blanche ont défilé sans hâte, toujours dans la même direction. Puis une femme à pied qui, de l'anse de son bras relevé, assurait sur sa tête un ballot d'étoffes, tandis que deux enfants de taille décroissante, pieds nus, trottaient à côté d'elle, le plus grand tenant d'une main un pli de la robe de sa mère. Tous trois vêtus de saris sombres d'une couleur mal définie, d'où ressortait à peine le brun très foncé de leurs bras et de leurs jambes. Je ne les vis que de dos et leurs visages me sont restés cachés. Je ne sais où ils allaient et mon rêve ne me permettait pas de les suivre sur cette route pour découvrir ce qui pouvait se cacher derrière ce tournant. D'ailleurs je n'éprouvais pas plus de curiosité que d'étonnement. Ils étaient là parce qu'ils devaient être là, avec cette évidence placide que le rêve manifeste jusque dans les plus irritantes incohérences.

Je me suis retourné pour voir si la femme à la chape safranée se dressait toujours au même lieu. Et instantanément, sans avoir ressenti aucun déplacement, je marchais sur la moquette beige d'une très grande pièce vivement éclairée. Plusieurs personnes, inconnues de moi, causaient, debout, formant et défaisant des groupes, comme gens qui causent à bâton rompu lors d'une réception, les femmes en longues robes de soirée, sans manches, les hommes eux aussi vêtus de sombre. Personne ne faisait attention à moi, comme si j'étais invisible pour eux, et peut-être l'étais-je en fait. Il y avait à l'arrière-plan à gauche un coin bibliothèque, des reliures de cuir derrière des vitres. J'ai baissé les yeux vers un guéridon, parce que des lettres y étaient posées. J'ai reconnu mon écriture, et pourtant je ne me rappelais pas les avoir jamais écrites. Était-ce le moment de les lire, pour apprendre quelque chose de plus sur moi-même ? J'ai relevé les yeux, hésitant, et, au fond de la partie bibliothèque, je l'ai vue, oui, je l'ai vue. Très jeune et très mince, droite dans sa robe grise, elle me regardait en souriant, de ce sourire franc et confiant

que je connaissais si bien. J'ai voulu aller à elle pour la retrouver, et d'un seul coup je n'ai plus vu devant moi que mes deux mains posées sur ma table de travail, des mains usées, déjà flétries, celles du vieillard que je suis devenu, bien loin de cette jeunesse sous les traits de laquelle elle venait de m'apparaître un court instant, tandis que dans mon rêve, ainsi qu'il arrive souvent, je n'avais pas d'âge précis. Le songe surimpressionne les temps et les lieux de façon vertigineuse — mais pas la vie, qui, elle, est irréversible. »

Restait un anneau de l'agate non encore tenté, d'un bistre richement auréolé d'orange. Pas vraiment un anneau complet, plutôt une sorte de demi boucle puisqu'à sa base il ne se refermait pas, mais prenait la tangente et se dirigeait vers la périphérie de la pierre où il prenait matériellement fin, avec la brutalité d'une chute. Il n'avait jamais tenté de suivre une seconde fois une piste déjà parcourue, poussé par la conviction inexplicable que cela ne devait pas se faire. Allait-il devenir superstitieux ? non, beaucoup trop positif, terre à terre, pour se laisser dominer ainsi. Cette recherche dans l'agate, ou par l'agate, l'intéressait, sans l'effrayer aucunement, encore une fois. Et il entendait bien rester le maître, sinon de ce qu'il voyait, au moins du point de départ.

Donc, ce dernier anneau couleur d'automne... Et en effet, c'était l'automne, tandis qu'il laissait l'auto sur la route. Bizarre route, d'ailleurs : on aurait dit une Rosengart ^a, un coupé deux places gris clair, avec un toit vert foncé. Il montait par le raccourci pierreux qui menait au groupe de chalets qu'il connaissait pour les avoir vus plusieurs fois dans ses rêves. Deux à gauche, un à droite, celui qu'il louait pour l'été. En bois sombre, y compris les bardeaux du toit, un balcon aux balustres découpés. Sans confort, mais paisible, au bout du compte. Il parcourait les petites pièces, dans l'odeur de

a. Le texte doit sans doute être rétabli : « Bizarre auto, d'ailleurs... »

mélèze et les craquements familiers du plancher. Personne. Sa famille aurait dû s'y trouver, et pourtant son absence lui paraissait tout à fait normale.

Au bout d'un instant, il est ressorti. À gauche, un chemin en pente douce menait à une petite fontaine de pierre dont l'eau coulait tranquillement dans la vasque, sans aucun bruit. Il s'est arrêté à la regarder un instant, attentif aux bulles d'air qui remontaient parmi des algues vertes. Puis il a su qu'il devait lever les yeux, par une nécessité intérieure, absolue. Elle était là, à quelques pas, vêtue de sa jupe pied de poule et de son corsage blanc à manches courtes, un collier rouge au cou. Elle lui souriait, d'un merveilleux sourire, avec toute la fraîcheur de ce visage aimé où l'âge ni la maladie n'existaient plus. Elle lui a tendu les bras. La retrouver, enfin, après tant d'années d'absence et de souffrance. Alors, il est allé vers elle.

Extrait de l'Est républicain, du 21 janvier —

ÉTRANGE DISPARITION

Veuf, retraité, ce septuagénaire vivait seul, avec des habitudes tranquilles et régulières. Étonnée de trouver son téléphone toujours muet, sa belle-fille est venue aux nouvelles, puis a alerté les services de police. L'appartement était vide. Fait surprenant, la veste dans laquelle se trouvait son portefeuille avec son argent et tous ses papiers était proprement suspendue à un cintre. L'auto était au garage. Rien ne manquait nulle part, que le propriétaire. L'idée d'une fugue sans argent est impensable, l'hypothèse du suicide écartée par tous ceux qui le connaissent. Au bout de trois semaines, la police, nous a dit le commissaire, reste perplexe. Rien n'a été volé ni dérangé dans l'appartement.

Un seul détail curieux et inexplicable : son fauteuil était renversé sur le parquet, et sur la table se trouvaient dispersés

les fragments brisés d'une agate du Brésil.